

voisins s'éclairer de feux, signaux qui annonçaient que l'alarme était donnée. Le général recommanda de nouveau à ses soldats de songer à leur vieille renommée, de marcher en bon ordre, de serrer leurs rangs et d'obéir aux ordres de leurs officiers (23). A chaque détour de la montagne, on s'attendait à voir l'ennemi rangé en bataille et disposé à disputer le passage. Lorsque les défilés eurent été franchis sans opposition et qu'on approcha de la plaine, on s'attendait encore à la trouver occupée par une armée formidable, qui renouvellerait l'affaire d'Otumba. Mais quoiqu'on aperçût de temps en temps des groupes de guerriers en mouvement sur les collines, et chargés en apparence de surveiller la marche des Espagnols, ceux-ci arrivèrent sans obstacle jusqu'à un *barranca*, ou ravin profond, dans lequel coulait une rivière, traversée par un pont en partie détruit. Sur le bord opposé, un gros d'Indiens paraissaient disposés à disputer le passage; mais, soit qu'ils ne se crussent pas assez nombreux, soit qu'ils fussent intimidés par la bonne contenance des Espagnols, ils ne tinrent pas pied, et furent promptement dispersés par quelques charges de cavalerie. L'armée continua sa marche sans obstacle jusqu'à une petite ville appelée Coatepec, où elle fit halte pour la nuit. Cortés, avant de se retirer à son quartier, fit une ronde, avec quelques-uns de ses compagnons, pour voir si tout était en sûreté dans le camp (24). On eût dit que les yeux de ce chef indomptable ne connaissent pas le sommeil, ni son corps la fatigue (25).

(23) « Y yo torné á rogar, y encomendar mucho á los Españoles, que hiciesen, como siempre habian hecho, y como se esperaba de sus personas; y que nadie no se desmandasse, y que fuessen con mucho concierto, y orden por su camino. » *Rel. terc., ubi sup.*

(24) « É como la gente de pie venia algo cansada, y se hacia tarde, dormimos en una poblacion, que se dice Coatepeque... É yo con diez de caballo començé la vela, y rondé de la prima, y hice, que toda la gente estubiese muy apercebida. » *Rel. terc., p. 188-189.*

(25) Pour les détails de cette marche, voir, indépendamment de la lettre de Cortés si souvent citée, Gomara, *Crónica*, cap. 121. Oviedo, *Hist. d*

Cependant l'anxiété et le doute auraient suffi pour le tenir éveillé pendant cette nuit. Il n'était plus qu'à trois lieues de Tezcuco, la célèbre capitale des Acolhuans. Il se proposait d'y établir, s'il était possible, son quartier-général. Son armée se logerait à l'aise dans les nombreuses habitations de cette ville. Une communication facile avec Tlascala, par une route différente de celle qu'il venait de parcourir, lui permettrait de tirer des approvisionnements et de faire venir des renforts de ce pays ami, en lui donnant aussi le moyen de transporter ses brigantins, lorsqu'ils seraient terminés. Mais il avait de bonnes raisons pour être inquiet de l'accueil qui lui serait fait dans cette capitale, où une grande révolution avait eu lieu depuis l'expulsion des Espagnols de Mexico.

Le lecteur se rappelle que Cacama, cacique de Tezcuco, avait été déposé par Cortés pendant son premier séjour dans la métropole des Aztèques, pour avoir trempé dans un complot contre les Espagnols, et que sa couronne avait été mise sur la tête d'un frère puîné, Cuicuitzca. Le prince déposé était au nombre des prisonniers emmenés par Cortés, et il périt avec les autres, dans la *noche triste*, au terrible passage de la chaussée. Son frère, craignant peut-être, après la fuite des Espagnols, de rester avec ses vassaux, dont toutes les sympathies étaient pour les Aztèques, accompagna ses ennemis dans leur retraite, et eut le bonheur d'atteindre Tlascala en sûreté.

Cependant un second fils de Nezahualpilli, nommé Coanaco, réclama, à la mort de son frère aîné Cacama, la couronne comme son légitime héritage. Comme il partageait cordialement la haine de ses compatriotes et des Aztèques pour les hommes blancs, ses titres furent reconnus par l'empereur mexicain. Le nouveau seigneur de Tezcuco eut, peu de temps après son avènement, l'occasion de donner à son protecteur un témoignage de sa reconnaissance.

*las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 18. Bernal Díaz, *Hist. de la conquista*, c. 137. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Herrera, *Hist. general*, doc. 2, lib. 10, cap. 20. Ixtlixochitl, *Relacion de la venida de los Españoles y principio de la ley evangelica*. Mexico, 1829, p. 9.



Un détachement de quarante-cinq Espagnols, ignorant les désastres de Mexico, convoyait dans cette ville une grande quantité d'or, au moment même où Cortés était en retraite sur Tlascala. Comme ce détachement traversait le territoire de Tezcucó, il fut attaqué par ordre de Coanaco ; la plupart des hommes qui le composaient furent massacrés sur place, et le reste envoyé à Mexico pour être sacrifié. Les armes et les vêtements de ces malheureux furent placés dans les temples comme trophées, et leurs cadavres ayant été écorchés, leurs peaux furent suspendues au-dessus des autels sanglants, comme l'offrande la plus agréable aux dieux offensés (26).

Quelques mois après cet événement, le prince exilé, Cuicuitzca, s'ennuyant de son séjour à Tlascala, et soupirant après ses anciennes pompes royales, revint secrètement à Tezcucó, espérant, à ce qu'il paraît, y soulever un parti en sa faveur. Mais si telles étaient ses espérances, elles furent cruellement déçues ; car il n'eut pas plus tôt mis le pied dans la capitale, qu'il fut livré à son frère, qui, d'après le conseil de Guatemozin, le fit mettre à mort, comme traître à son pays (27). Tel était l'état des choses à Tezcucó, lorsque Cortés s'en approcha pour la seconde fois ; il avait donc, ainsi que nous le disions tout à l'heure, raison de douter non-seulement de l'accueil qui l'y attendait, mais de la possibilité même d'y entrer autrement que de vive force.

Ces craintes furent dissipées le lendemain matin. Les troupes n'avaient pas encore achevé de prendre les armes, lorsqu'on annonça une députation venant de la part du seigneur de Tezcucó. Elle se composait de plusieurs nobles, dont quelques-uns étaient connus des compagnons de Cortés. Ils por-

(26) Voir plus haut, chap. 3.

Les peaux des infortunés immolés sur la pierre du sacrifice étaient une offrande ordinaire dans les temples indiens, et les prêtres sauvages célébraient plusieurs de leurs fêtes par des danses qu'ils exécutaient publiquement, enveloppés dans ces hideuses dépouilles de leurs victimes.

(27) *Rel. tere. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 187. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 19.

taient, en signe d'alliance, un drapeau orné d'or, et ils offrirent à Cortés un présent de peu de valeur. Un message du cacique suppliait le général d'épargner son territoire et l'engageait à venir se loger dans sa capitale, avec promesse de se reconnaître, aussitôt son arrivée, le vassal du monarque espagnol.

Cortés, dissimulant la joie que lui causaient ces ouvertures, prit un air sévère, et demanda compte aux envoyés du sang des Espagnols qui avaient été massacrés, insistant en même temps sur la restitution immédiate de l'or qui leur avait été enlevé. Les nobles indiens s'excusèrent en rejetant tout le blâme sur l'empereur aztèque, qui était l'auteur de ce guet-apens, et qui s'était emparé du trésor. Ils prièrent d'ailleurs Cortés de ne point faire son entrée dans la ville ce jour-là, mais de passer la nuit dans les faubourgs, afin que leur maître eût le temps de lui faire préparer un logement convenable. Mais le général n'eut point égard à cette requête, et pressant au contraire la marche, il entra à midi, le 31 décembre 1520, à la tête de ses légions, dans la ville de Tezcucó, « le lieu du repos, » appellation qui s'appliquait assez bien à la circonstance (28).

Il fut frappé, comme il l'avait été lors de sa première entrée dans cette cité populeuse, de la solitude et du silence qui régnaient dans ses rues. On le conduisit au palais de Nezahualpilli, qui lui avait été assigné pour logement. C'était un assemblage irrégulier de bâtiments peu élevés, couvrant une vaste étendue de terrain, comme la résidence royale que les troupes avaient occupée à Mexico. Ce palais était assez grand, dit Cortés, pour loger non-seulement tous les Espagnols, mais le double (29). Le général, en arrivant, donna des ordres pour que les personnes et les propriétés des habitants fussent res-

(28) Tezcucó, nom chichémèque, suivant Ixtlilxochitl, signifiant « lieu de halte ou de repos, » parce que les différentes races venues du nord s'y arrêterent lors de leur entrée dans l'Anahuac. *Hist. chichemeca*, Ms., cap. 10.

(29) « La qual es tan grande, que aunque fuéramos doblados los Espa-



pectées, et il défendit aux Espagnols de quitter leurs quartiers sous peine de mort.

Ses ordres ne purent empêcher quelques excès commis par ses alliés, si l'on en croit un chroniqueur tezcucan, qui rapporte que les Tlascalans brûlèrent, peu de temps après leur arrivée, un des palais royaux. C'était le dépôt des archives nationales, et cet incendie, quelle qu'en ait été la cause, doit être un sujet de regret pour l'antiquaire, qui aurait pu trouver dans les documents hiéroglyphiques de cet établissement quelques précieuses indications sur les migrations des races mystérieuses qui s'établirent les premières sur les plateaux de l'Anahuac (30).

Inquiet de cette désertion apparente de la cité, et remarquant aussi qu'aucun des principaux habitants ne venait lui faire accueil, Cortés ordonna à quelques soldats de monter au faite du *teocalli* voisin, et d'observer ce qui se passait dans la ville. Ils redescendirent bientôt et lui rapportèrent que les habitants émigraient en grand nombre avec leurs familles et leurs effets, les uns en canots par le lac, d'autres à pied vers les montagnes. Le général comprit alors le motif réel de l'invitation que lui avait fait adresser le cacique, de passer la nuit dans les faubourgs; c'était afin d'avoir le temps d'évacuer Tezcuco. Il craignit que ce chef lui-même n'eût pris la fuite. Il envoya en toute hâte des détachements sur les principales avenues de la ville, avec ordre de faire rebrousser chemin aux fuyards et d'arrêter le cacique, s'il se trouvait parmi ces derniers. Mais il était trop tard : Coanaco voguait déjà sur le lac, se dirigeant vers Mexico.

ños, nos pudieramos aposentar bien a placer en ella. » *Rel. tercera de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 191.

(30) « De tal manera que se quemaron todos los archivos reales de toda la Nueva-España, que fué una de las mayores pérdidas que tuvo esta tierra, por que con esto toda la memoria de sus antiguayaz y otras cosas que eran como escrituras y riueros pereiéron desde este tiempo. La obra de las casas era la mejor y la mas artificiosa que hubo en esta tierra. » Ixtlixochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 91.

Cortés résolut alors de tirer parti de cet événement, en mettant sur le trône un autre chef, plus attaché à ses intérêts. Il convoqua une réunion des principaux personnages encore dans Tezcuco. Par leur avis, et à la faveur d'une élection simulée, il éleva un frère du dernier souverain au trône déclaré vacant. Ce prince, qui consentit à recevoir le baptême, fut un instrument docile entre les mains des Espagnols. Mais il ne survécut que quelques mois à son élévation (31), et eut pour successeur un autre membre de la maison royale, nommé Ixtlixochitl, qui tenait en quelque sorte les rênes du gouvernement du vivant de son frère, puisqu'il avait le commandement de l'armée. Comme ce prince prit une part considérable aux opérations subséquentes des Espagnols et contribua essentiellement à leur succès, il convient de dire quelques mots de l'histoire de ses premières années; on croira lire la légende d'un héros fabuleux de l'antiquité classique (32).

Ixtlixochitl était fils, par une seconde reine, du grand Ne-

(31) L'historien Ixtlixochitl paye le tribut d'éloges qui suit à la mémoire de son royal parent, qui s'appelait Tecocol. Il est étrange, qu'à l'exception de l'ouvrage de Sahagun, ce nom ne se trouve dans aucun écrit contemporain! « Fué el primero que lo fué en Tezcoco, con harta pena de los Españoles, porque fué nobilísimo y los quiso mucho. Fué D. Fernando Tecocoltzin muy gentil hombre, alto de cuerpo y muy blanco, tanto quanto podia ser cualquier Español por muy blanco que fuese, y que mostraba su persona y término descender, y ser del linage que era. Supo la lengua castellana, y así casi las mas noches despues de haber cenado, trataban él y Cortés, de todo lo que se debia hacer acerca de las guerras. » Ixtlixochitl, *Venida de los Esp.*, p. 12-13.

(32) Quelques écrivains n'ont parlé ni de l'avènement de Tecocol, ni même de son existence. D'autres en ont fait mention d'une manière si équivoque — ne donnant pas son nom indien — qu'on ne sait si c'est de lui qu'ils ont voulu parler, ou seulement de son frère puîné, Ixtlixochitl. Le chroniqueur tezcucan porteur de ce dernier nom mélodieux est le seul qui ait donné les détails de son histoire. Je l'ai suivi, comme ayant eu par ses relations personnelles accès aux meilleures sources d'information, quoiqu'il faille avouer qu'il est beaucoup trop disposé à accepter les choses de confiance, pour pouvoir être toujours considéré comme la meilleure autorité.



zahualpilli. Quelques prodiges alarmants et le sombre aspect des planètes à sa naissance, engagèrent les astrologues qui tirèrent son horoscope à conseiller au roi son père de faire mourir cet enfant, destiné, s'il devenait grand, à s'unir aux ennemis de son pays pour en renverser les institutions et en détruire la religion. Mais le vieux monarque répondit : « Le temps est arrivé où les enfants de Quetzalcoatl doivent venir de l'Orient pour s'emparer du pays, et si le Tout-Puissant a choisi mon fils pour coopérer à cette œuvre, que sa volonté soit faite » (33).

Cet enfant déploya en grandissant une merveilleuse précocité, non-seulement de talent, mais d'activité turbulente, qui ne présageait rien de bon pour l'avenir. Il avait à peine douze ans, lorsqu'il forma un petit corps d'enfants de son âge ou un peu plus âgés, qu'il exerçait aux différentes évolutions militaires, exécutant avec eux des combats simulés, parfois aussi attaquant les paisibles habitants et jetant le tumulte et la confusion dans la ville aussi bien que dans le palais. Quelques vieux conseillers de son père, rattachant cette conduite aux prédictions faites à sa naissance, en furent tellement alarmés, qu'ils crurent devoir renouveler le conseil donné par les astrologues de faire périr ce jeune prince, si le monarque ne voulait voir un jour son royaume en proie à l'anarchie. Ce conseil violent fut rapporté à Ixtlilxochitl, qui en fut tellement exaspéré, qu'il se mit à la tête d'une bande de mauvais sujets. Pénétrant chez les hardis conseillers, il les arracha de leurs maisons et leur fit subir le supplice de la *garote*, c'est-à-dire la peine capitale telle qu'on l'infligeait aux criminels.

Il fut arrêté et amené devant son père. Questionné sur sa

(33) « El respondiò, que era por demas ir contra lo determinado por el Dios criador de todas las cosas, pues no sin misterio y secreto juicio suyo le daba tal hijo al tiempo y quando se acercaban las profecias de sus antepasados, que haviase venir nuevas gentes á poseer la tierra, como eran los hijos de Quetzalcoatl, que aguardaban su venida de la parte oriental. » Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 69.

conduite, il répondit froidement « qu'il n'avait fait que ce qu'il avait le droit de faire. Les ministres qu'il avait mis à mort avaient mérité leur sort, en cherchant à lui enlever l'affection de son père, par cette seule raison qu'il aimait trop le métier des armes, la plus honorable des professions et la plus digne d'un prince. S'il les avait fait mourir, c'était parce qu'ils avaient voulu le faire mourir lui-même. » Le sage Nezahualpilli, dit le chroniqueur, trouva qu'il y avait beaucoup de force dans ces raisons, et comme il ne voyait au fond rien de lâche ni de bas dans cette action, mais plutôt l'indice d'un esprit audacieux qui plus tard pourrait faire de grandes choses, il se contenta d'admonester gravement le jeune criminel (34). On ne nous dit pas si cette semonce paternelle produisit un effet salutaire : nous savons seulement qu'Ixtlilxochitl prit plus tard une part active aux guerres de son pays, et qu'il n'avait pas plus de dix-sept ans lorsqu'il obtint les insignes réservés aux chefs vaillants et victorieux (35).

À la mort de son père, il disputa la succession à son frère aîné, Cacama. Le pays était menacé d'une guerre civile, lorsque l'affaire s'arrangea, au moyen de l'abandon que lui fit son frère de la partie de son territoire située dans les montagnes. À l'arrivée des Espagnols, le jeune chef — il avait alors à peine vingt ans — leur fit, ainsi que nous l'avons vu, force démonstrations amicales, excité sans doute par sa haine pour

(34) « Con que el rey no supo con que ocasion poderle castigar, porque lo parecieron sus razones tan vivas y fundadas que su parte no habia hecho cosa indebida ni vileza para poder ser castigado, mas tan solo una ferocidad de ánimo; pronostico de lo mucho que habia de venir á saber por las armas, y así el rey dijo, que se fuese á la mano. » Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 69.

(35) Ixtlilxochitl, *ubi sup.*

Entre autres anecdotes, on rapporte que, n'ayant encore que trois ans, ce prince précoce poussa sa nourrice dans un puits, au moment où elle tirait de l'eau, pour la punir de certaines légèretés de conduite dont il avait été témoin. Mais je ferai grâce du reste au lecteur, dont le goût pour le merveilleux n'est peut-être pas à la hauteur de celui du chroniqueur de Tezcuco.



Montézuma, qui avait soutenu les prétentions de son frère Cacama (36). Ce ne fut cependant qu'après son avènement au trône de Tezcuco qu'il montra toute l'étendue de sa bonne volonté. A partir de ce moment, il devint l'ami des chrétiens, les soutenant de son autorité personnelle, et mettant à leur disposition son armée et ses ressources en tout genre, qui, bien que fort réduites depuis la mort de son père, étaient encore considérables, et en faisaient un allié précieux. Les historiens espagnols se sont plu à rappeler les services de ce prince, et l'histoire, en effet, ne doit pas lui enlever la gloire qui lui est due — la triste gloire d'avoir contribué, plus qu'aucun autre chef de l'Anahuac, à river les fers de ses compatriotes.

GOMARA. — BERNAL DIAZ.

Je rapproche ici deux hommes aussi différents que pouvaient l'être le soldat et l'ecclésiastique, l'écrivain illétre et l'érudit. Ils sont tous les deux cependant comme les piliers sur lesquels s'appuie cette histoire.

Le premier de ces deux chroniqueurs, Francisco Lopez de Gomara, était de Séville. Lorsque Cortés revint en Espagne après la conquête, Gomara devint son chapelain, et resta, après la mort de son patron, au service de son fils, le second marquis de la Vallée. Ce fut alors qu'il écrivit sa *Chronique*. La position personnelle de l'auteur pourrait faire supposer qu'il ne s'est point astreint, dans la composition de cet ouvrage, aux principes rigoureux de l'impartialité historique, supposition qui ne serait pas dénuée de fondement. L'histoire de la conquête est nécessairement celle du grand homme qui l'accomplit. Mais Gomara a mis son héros tellement en relief, que ses braves compagnons d'armes se trouvent complètement effacés; en même temps qu'il tire un voile complaisant sur ses erreurs, il ne manque jamais de présenter ses exploits sous

(36) Voir plus haut, t. 1.

les couleurs les plus brillantes. Sa position peut, ainsi que nous le disions, faire excuser jusqu'à un certain point cette partialité. Mais elle n'a pas suffi pour le justifier aux yeux de Las Casas, qui termine rarement un chapitre de sa propre histoire de la conquête, sans administrer à Gomara une remontrance salutaire. Il va même jusqu'à accuser le chapelain de « mensonge avéré, » et nous assure qu'il « n'avait d'yeux ni d'oreilles que pour ce qu'il plaisait à son patron de lui dicter. » Il est évident qu'il ne faut pas prendre ceci à la lettre, puisque Gomara n'écrivit son récit que plusieurs années après la mort de Cortés. Le fait est qu'il puisa ses informations aux meilleures sources : sa profession d'ecclésiastique le mettait en rapport intime non-seulement avec la famille de son patron, mais avec les principaux acteurs de ce grand drame.

Il disposa les renseignements ainsi obtenus avec un ordre que les chroniqueurs de l'époque ne connaissaient guère. Au lieu de leurs divagations incohérentes, son style se distingue par une clarté élégante et concise. Si les faits, quelquefois trop multipliés, occupent trop l'esprit du lecteur pour lui laisser le temps de la réflexion, ils tendent au moins vers un même but, et le récit est ferme et rapide, au lieu de se traîner en d'interminables digressions. En un mot, l'ouvrage de Gomara est non-seulement supérieur, sous le rapport de l'exécution, à la plupart des histoires contemporaines, mais il peut encore prétendre, jusqu'à un certain point, au rang de composition classique.

Il en résulta que l'histoire de Gomara ne tarda pas à acquérir une grande réputation; tandis qu'on laissait sommeiller en manuscrit un grand nombre de lettres de Cortés lui-même, ainsi que les compositions plus élaborées d'Oviedo et de Las Casas, les écrits de Gomara furent imprimés, puis réimprimés de son temps même, et traduits en diverses langues de l'Europe. La première édition de la *Crónica de la Nueva-España* parut à Médina, en 1553; elle fut réimprimée à Anvers l'année suivante. Elle a été depuis incorporée dans la collection de Barcia, et enfin elle a été publiée, en 1826, au Mexique. Les circonstances qui se rattachent à la publication de cette dernière édition sont assez curieuses. Le gouvernement mexicain affecta une petite somme pour couvrir les frais de traduction de ce qu'on supposait être une *Chronique* originale de Chimatpain, écrivain indien qui vivait à la fin du seizième siècle; le soin de cette traduction fut confié au laborieux Bustamante. Mais ce savant



n'était pas fort avancé dans ce travail, lorsqu'il reconnut que ce prétendu original n'était lui-même qu'une traduction en aztèque de la Chronique de Gomara. Il poursuivit néanmoins son travail d'éditeur, et donna au public une édition américaine de Gomara. Ce fait est d'autant plus remarquable que, dans ses différentes compilations, l'éditeur renvoie continuellement à ce même ouvrage, qu'il désigne comme la Chronique de Chimatpain.

L'autre autorité à laquelle j'ai fait allusion, est celle de Bernal Diaz del Castillo, originaire de Medina del Campo, dans la Castille Vieille. D'une famille obscure et pauvre, il alla en 1514 chercher fortune dans le Nouveau-Monde. Embarqué comme simple soldat sous Cordova, dans la première expédition au Yucatan; il accompagna, l'année suivante, Grijalva dans le même pays, et finit par s'engager sous la bannière de Cortés. Il suivit ce chef victorieux dans sa première marche sur le grand plateau, descendit avec lui pour attaquer Narvaez, prit part aux désastres de la *noche triste*, et fut présent au siège, à la reddition de la capitale, en un mot, à presque tous les événements de quelque importance. Il fut acteur dans cent dix-neuf batailles ou rencontres, dans plusieurs desquelles il fut blessé, et il faillit plusieurs fois tomber entre les mains de l'ennemi. En toutes ces occasions, Bernal Diaz, constamment fidèle à son chef et à la cause qu'il servait, déploya l'antique valeur castillane, et une loyauté à l'épreuve de cet esprit de mutinerie qui troubla trop souvent l'harmonie du camp. Nous trouvons la preuve de cette noble fidélité non-seulement dans ses propres récits, mais dans les éloges flatteurs de son général: ce dernier le chargea de plusieurs missions confidentielles.

Lorsque le nouveau gouvernement fut constitué, Bernal Diaz reçut sa part des *repartimientos* de terres et d'ouvriers. Mais cet arrangement ne fut pas fait à sa satisfaction; et il se plaint hautement de l'égoïsme de son général, trop préoccupé du soin de ses intérêts personnels pour songer au sort de ses compagnons d'armes. Le partage du butin est ordinairement une tâche ingrate. Diaz avait mené trop longtemps une existence active et aventureuse pour se contenter d'une vie d'oisiveté. Il prit part à plusieurs expéditions dirigées par les lieutenants de Cortés, et accompagna ce chef dans son terrible passage à travers les forêts de Honduras. Enfin, en 1548, nous trouvons le digne vétéran établi comme régidor dans la ville de Guatemala, et s'occupant tranquillement à écrire

les hauts faits de sa jeunesse. Un demi-siècle s'était écoulé depuis la conquête. Diaz avait survécu à son général et à la plupart de ses anciens compagnons d'armes. De cette vaillante petite troupe qui avait accompagné Cortés à son départ de Cuba, il ne restait plus que cinq individus; et ces cinq individus, pour me servir des termes du vieux chroniqueur, « étaient pauvres, âgés et infirmes, chargés d'enfants et de petits-enfants, qui attendaient d'eux des secours qu'ils n'étaient guère en état de leur donner, — finissant leur carrière comme ils l'avaient commencée, dans les tribulations et les soucis. » Tel fut le sort des conquérants du Mexique, ce pays de l'or.

Le motif qui détermina Bernal Diaz à prendre la plume, dans un âge aussi avancé, fut le désir légitime de revendiquer pour lui et pour ses compagnons la part de gloire qui leur revenait dans la conquête. Il trouvait qu'ils en avaient été frustrés par la réputation exagérée qu'on avait faite à leur général; réputation qui était en partie, sans doute, le résultat de l'influence des écrits de Gomara. Ce ne fut, cependant, qu'après avoir commencé son propre ouvrage, que Diaz en eut connaissance. Il fut tellement frappé du contraste de sa diction simple et sans art avec le style élégant du chapelain, qu'il jeta sa plume avec désespoir. Mais lorsqu'il eut été plus loin, et vu les erreurs, les inexactitudes grossières dont fourmillait l'ouvrage de son rival, il reprit son travail, résolu de donner au monde un récit qui aurait au moins le mérite de la vérité. Telle fut l'origine de l'*Historia verdadera de la Conquista de la Nueva España*.

On peut reconnaître que le chroniqueur a atteint le but qu'il s'était proposé. Quelles que soient les erreurs dans lesquelles il a pu tomber lui-même, — soit par oubli d'événements depuis longtemps passés, soit par vanité, défaut remarquable chez lui, soit enfin par crédulité ou par toute autre cause, — on sent, en le lisant, qu'il n'a jamais volontairement dénaturé la vérité. S'il avait voulu le faire, sa simplicité même l'aurait trahi. En ce qui touche Cortés, en même temps que Diaz cherche à concilier les prétentions de ce chef avec celles de ses compagnons, et qu'il expose sans ménagement son astuce, sa cupidité, quelquefois sa cruauté, il rend pleine justice à ses qualités grandes et héroïques. Il est évident qu'il considère son général, malgré tous ses défauts, comme supérieur



à tous les capitaines des temps anciens et modernes. Quelle que soit la vivacité de son blâme, il donne à chaque instant la preuve de sa fidélité et de son attachement personnel. Quand la calomnie s'attaque à son commandant, quand il est traité d'une manière injurieuse ou injuste, le fidèle chroniqueur se hâte de le couvrir de son bouclier. En un mot, il est clair que s'il tance parfois Cortés, et même assez vertement, il ne veut pas que d'autres prennent la même liberté.

Bernal Diaz, simple enfant de la nature, *daguerrotypé* pour ainsi dire, les scènes de la vie réelle. Il est, parmi les chroniqueurs, ce qu'est l'auteur de *Robinson Crusoé* parmi les romanciers. Il nous introduit au milieu du camp, nous nous pressons avec les soldats autour du bivouac, nous les suivons dans leurs marches pénibles, nous écoutons leurs récits, leurs murmures, leurs plans de conquête, leurs espérances, leurs triomphes, leurs désappointements. Toutes les scènes pittoresques, tous les incidents romanesques de la campagne se réfléchissent dans son livre comme dans un miroir. Le laps de cinquante années n'avait eu aucune influence sur l'esprit du vétéran. Le feu de la jeunesse brille à chaque page de sa grossière histoire; et lorsqu'il évoque les scènes du passé, le souvenir de ses braves compagnons qui ne sont plus donne peut-être au tableau un coloris plus chaud que s'il avait été composé plus tôt. Le temps, la réflexion, les craintes de l'avenir, n'ont aucun pouvoir sur les idées bien arrêtées de sa jeunesse. Ses opinions sur le droit de conquête, sur la justice des traitements infligés aux naturels, n'ont subi aucune modification. Diaz est toujours le soldat de la croix, et ceux qui sont tombés à ses côtés sur le champ de bataille étaient des martyrs de la foi. « Où sont maintenant mes compagnons? demande-t-il. Ils sont morts les armes à la main, ou ils ont été dévorés par le cannibale, ou bien encore ils ont été jetés en pâture aux bêtes féroces dans leurs cages! eux, dont les restes auraient dû plutôt être réunis dans des monuments sur lesquels on aurait gravé leurs exploits, exploits qui méritent d'être écrits en lettres d'or; car ils sont morts au service de Dieu et de Sa Majesté, et pour donner la lumière à ceux qui étaient plongés dans les ténèbres, — et aussi pour acquérir ces richesses que désirent la plupart des hommes. » Ce dernier motif, exprimé ainsi tardivement et d'une manière incidente, donnera la clef de la conduite des conquérants, plutôt que ceux qui sont énoncés auparavant. C'est là, dans tous les

cas, un échantillon de cette naïveté qui fait le charme irrésistible du vieux chroniqueur.

Il peut paraître extraordinaire qu'à une si grande distance de temps, les incidents des campagnes de Diaz aient été encore aussi frais dans sa mémoire. Mais il faut considérer que leur caractère étrange et romanesque était bien propre à faire impression sur une imagination jeune et ardente. Le vétéran les avait probablement racontés plus d'une fois à sa famille et à ses amis; chaque circonstance de la guerre était devenue aussi familière à son esprit que « l'histoire de Troie » au rhapsode grec, ou les interminables aventures de Lancelot du Lac au ménestrel normand. En donnant à sa narration la forme d'une chronique, il ne faisait que les raconter encore une fois.

Le mérite littéraire de l'ouvrage de Diaz est tout ce qu'on pouvait attendre de la position de l'auteur. Il n'a pas même l'art de dissimuler sa vanité, qui éclate à chaque page avec une ostentation souvent comique. Et cependant on ne peut refuser quelque indulgence à cette faiblesse, lorsqu'on voit qu'il ne cherche pas à déprécier le mérite des autres. Il l'avoue avec candeur, tout en l'excusant. « Quand ma chronique fut achevée, dit-il, je la soumis à deux licenciés, qui désiraient lire ce récit, et pour qui j'éprouvais tout le respect qu'un homme ignorant éprouve naturellement pour des savants. Je les suppliai, en même temps, de ne faire ni changement ni correction dans le manuscrit, attendu que tout était écrit de bonne foi. Lorsqu'ils eurent lu l'ouvrage, ils me félicitèrent beaucoup de ma prodigieuse mémoire. Le style, me dirent-ils, était du bon vieux espagnol, sans aucun de ces traits et enjolivements qu'affectent tant nos écrivains à la mode. Mais ils remarquèrent que j'aurais peut-être mieux fait de ne pas nous louer autant, mes compagnons et moi, et de laisser ce soin à d'autres. A quoi je répondis que c'était chose commune entre parents et voisins de dire du bien les uns des autres; et si nous n'en disions pas de nous-mêmes, qui le ferait? Qui, à l'exception de nous-mêmes, avait été témoin de nos combats et de nos exploits? — à moins que ce ne fussent les nuages du ciel, et les oiseaux qui volaient au-dessus de nos têtes. »

Le style de Bernal Diaz est, n'en déplaise aux deux licenciés, du genre le plus commun; il abonde en locutions d'une familiarité incorrecte, et il est parfois assaisonné de la plaisanterie du camp. Il a, toutefois, le mérite de rendre clairement les idées de l'auteur.